

Vies patinées. Jean-Claude Martin. Illustrations Claudine Goux. Préface Hervé Bougel. Collection Sur La Lune. ISBN : 9782930607719. 94 pages, 14,00 €

Les poèmes en prose d'un styliste hors pair, déroulant une ethnographie de la vie et de la mort. Les constats y sont glaçants, imparables, et les vers décochent des vérités que peu d'hommes aiment lire. Le monde est tissé de "buée", de "bruits", de "compromis", de "ténèbres" agissantes. Le poète sait tutoyer "l'enfer" d'ici, "l'avenir manque de bras", "certitude que mon attente est vaine". "Carrefours, virages, existe-t-il une autre vie ?"

© [Philippe Leuckx](#), in **Bleu d'encre**.

Dans ce livre de Jean-Claude Martin, on baigne dans le presque, le pas tout à fait, l'effleurement, le contact infime, ce qui se passe sans qu'on s'en aperçoive, l'à peine existant, ce qui se perd, le peut-être, le on n'est pas très sûr, on n'est jamais sûr, on n'a pas trop bien su, on est dans la langueur des après-midis de juillet, la symphonie de l'instant trouble, l'attention délicate à ce qui ne se remarque pas, le vague désir, l'illusion du désir, du temps et de l'éternité qu'on s'obstine à noter sur des bouts de papier, ce qu'on ne voit pas, la promesse évanouie, l'identité douteuse, le doute permanent, la conversation périlleuse, l'ambiguïté, la perte qu'on accepte, le regret résigné («[t'avais qu'à attraper la queue de Mickey!](#)»), la réussite frôlée à deux doigts seulement mais juste frôlée, l'union impossible, le bonheur repoussé, la joie qui file entre les doigts, ce qu'on ne parvient pas à saisir, l'endroit où l'on n'est plus, le souvenir raté, l'aube déconfitée, le désir de vivre qui repeint malgré tout le mur du ciel etc... etc... Et c'est ce qui fait la patine de nos vies.

La préface très juste d'Hervé Bougel pose bien le problème : « [Les vies sont patinées, les vies sont lustrées, les vies sont luisantes comme le verglas sur le macadam, comme un champ de fleurs sous la pluie d'été... la vie n'est pas ce qu'on nous fait croire, il faut s'accommoder de ce vieux mensonge toujours répété, toujours cru, quand bien même, après nous, l'éternité ne saurait durer très longtemps.](#) »

Mais la poésie de Jean-Claude Martin invite aussi à faire quelques compromis pour rendre ce temps vivable, passer la nuit, allumer les lampadaires qui rendent l'attente d'on ne sait trop quoi moins terrible, un air de piano pour se sentir moins désaccordé, la primevère des jours qui rallongent pour une ébauche d'émerveillement, la mort qui passera un autre jour... Alors avec les autres passagers, sur le pont d'un navire sans capitaine, nous regardons encore s'enfuir le paysage dans la soie de l'air.

« [Il n'a pas plu. On peut dire ça d'aujourd'hui : « Il n'a pas plu. » ce qui ne veut pas dire qu'il a fait beau... « Il n'est pas petit, elle n'est pas nulle, ils ne sont pas méchants.](#) » Ce qui ne veut pas dire qu'il est grand, qu'elle est douée, qu'ils sont bons... « [Aurait pu mieux faire](#) » : toute sa vie, ces vieux bulletins scolaires ! Et sur ta tombe : « [Ç'aurait pu être pire !](#) »...

On a l'optimisme qu'on peut. Ou plutôt la politesse d'un pas tout à fait désespoir, domaine où Jean-Claude Martin excelle depuis des années.

© **Yves Artufel in Gros Textes**

"La plupart des vies passe à côté de la cible ou marque pas loin de zéro", Jean-Claude Martin
La patine du temps est parfois redoutable. Elle ne s'attaque pas seulement aux objets. Elle se glisse, au fil des années, dans les vies, dans les corps, en s'évertuant à les modifier. Ce faisant, c'est à l'intériorité des êtres qu'elle goûte. Si celui (ou celle) qui se trouve en ligne de mire a déjà un peu de bouteille, et beaucoup moins d'énergie qu'auparavant, elle n'hésite pas. Elle peaufine son plan. Va instiller des variations d'humeur, des moments de doute, des stratégies de repli, des à-quoi-bon de mauvais augures et d'imparables chavirements. Tout cela, Jean-Claude Martin, qui possède le profil recherché par l'implacable modificatrice, le sait bien. Il s'en méfie, ne se laisse pas abattre, regarde plutôt ce qui se passe près de lui, histoire de minimiser ce qui n'est peut-être que désagréments passagers.

« [Il s'en fiche, de perdre. L'an dernier, il était à l'hôpital avec un cancer. Alors, les arbres, le ciel au-dessus de sa tête : bonus... Résultat : il joue mieux que moi. Je m'abandonne à mon tour au ciel, aux arbres. Et au départ suivant, j'expédie ma balle... dans les fourrés.](#) »

Sa chance, si l'on peut dire, c'est de n'avoir jamais (ses livres précédents l'attestent) nourri d'illusions et de ne pas connaître, sur ce point au moins, la déception. Reste le désabusement. Très prégnant dans ces *Vies patinées*, suite de brefs tableaux en prose à travers lesquels il essaie de vivre, de rêver et de méditer au présent. Il prend ce qui l'aide à s'évader, à se décentrer, au gré d'une scène furtive, d'un paysage changeant, d'une sensation étrange mais agréable, ou d'un brusque retour de bâton.

« Le malheur rend méchant. Comme un chien auquel on a retiré son os. Le malheur des autres fait du bien... Je n'aurais jamais cru en arriver là. J'ai la tête remplie de pus. »

Les textes de Jean-Claude Martin sont ciselés et souvent elliptiques. Ils expriment, en creux, ce qu'il en est de vivre, de vieillir, de tenir malgré tout. Il ne s'épargne pas mais n'en devient pas pour autant masochiste. Il s'attache au présent. Abandonne le passé là où il est. Et n'a pas le temps de penser au lendemain.

« Je pris les chemins détournés pour arriver à la mort. Les blés battaient la campagne. L'air était en soie. J'avais le temps, pensais-je... J'entrai dans le parking de l'hôpital à 18h30. "État stationnaire", me dit l'infirmière. Les yeux mi-clos, il semblait dormir... La lumière fuyait sur l'autoroute proche. Pas plus que le chirurgien, la mort ne passerait ce soir. »

© Jacques Josse in Remue-net

Jean-Louis Massot « éditeur » a ainsi publié l'un des derniers ouvrages de sa belle maison créée en 1995, 25 ans - si je ne m'abuse - au service de l'édition, mais certainement beaucoup plus au service de la poésie, il écrit aussi !!! Bravo ! Voilà, je referme la parenthèse (qui n'était pas ouverte, d'ailleurs) pour en revenir à notre texte.

Si le titre du recueil peut « ouvrir » certains horizons, le temps qui passe, l'heure à laquelle on fait ses comptes et ses décomptes, certes, il s'agit bien tout d'abord, de cela. Cependant, il y a aussi mêlées à la nostalgie - la tendresse délicate- et l'extrême clairvoyance -on ne refera pas le chemin à l'envers- (disait le chanteur), il y a la hardiesse et parfois la trivialité « légère » de quelques passages voire la verdure qui donnent à cet ensemble une saveur bien particulière. Saveur déjà goûtée dans *Que n'ai-je* paru chez Tarabuste.

Tu laisserais cette tempête entrer en toi ? Risquer une otite, de l'aérophagie ? On a interdit de décoller, et toi, sans gants, sans manteau, tu voudrais changer de vie ? Le vent déciderait pour toi où il te mènerait ? Tu as la lucidité du cageot. Qui s'envole... Contre le mur d'en face... Prie que la pluie ne rompe pas la vitre. L'enfer, juste des courants d'air.

Les bras de la rivière. Je ne te conseille pas de t'y jeter. Ils te saisiraient, mais ne te donneraient aucun plaisir. Sinon glacial... « Les bras de la rivière » : c'est une figure de style, une métaphore... Pourquoi ne dit-on pas « les bras des arbres », « les branches de la rivière » ? Je m'y noierais bien encore, entre tes bras. Entre tes cuisses. Ta peau au confluent est couverte de mousses bleuâtres... L'avenir manque de bras !

© Clara Regy, in www.terreaciel.net

Ou parenthèses comprises : *Vi(e)s patinées*, au choix, pour le jeu de mots. Mais le fond est bien là : Jean-Claude Martin en est arrivé au moment où l'usure existentielle se fait sentir. Trois parties scandent son recueil : *Constats*, *Contacts* et *Compromis*. On devine à travers ces trois mots une démarche dialectique du rapport aux autres et à soi : hésitations entre recul et avancée avant de s'en tenir à mi-chemin. Jean-Claude demeure le bougon, le râleur, une sorte de Jean-Pierre Bacri de la poésie. Il penche du côté de la misanthropie, *Je jouis du bonheur de n'engager la conversation avec personne...* mais ne sombre jamais dans le désespoir, plutôt une lassitude mesurée. Il y a une sorte de lucidité, d'évidence que ce soit comme ça, sans provoquer de révolte ou de colère. Il se réfugie comme souvent dans les grands espaces, réels ou mentaux, le ciel, l'océan, (sachant transvaser les deux univers l'un dans l'autre : *Alevins plus qu'avions* ici, ou bien, là : *...sous la politesse de l'eau, la haine des poissons.*) l'orage, la tempête, la lumière, les ténèbres... Son grand dessein en fait, c'est de cerner le vieillissement,

et la fin qui s'en suit dans son absurdité absolue. Ainsi en parlant du Temps : *sa peau en passant t'a râpé l'âme jusqu'à la corde...* ou encore ce parallèle dans les métaphores suivantes : *Arbres rouillés par l'automne, âmes rouies par le chagrin...* Il est aussi question de tombe et d'après... Il n'y a guère d'illusion à se faire. L'auteur est résolu à n'espérer rien. À ne rien croire. Simplement toucher de la plume, incrédule, le bout, l'ultime, l'extrême, comme si l'objet de l'écriture était au final le silence éternel qui suit. *Tu te demandes comment ce sera de ne plus penser à rien...*

© Jacmo in Décharge 185

Elle est belle, fluide, imagée, dépouillée, élégante, la poésie de Jean-Claude Martin, elle respire la patine du poète qui a longtemps traîné sa plume sur le papier, remis cent fois sur le métier son œuvre et sa vie. Cette vie, on a l'impression qu'il l'avait imaginée autrement. « *Notre vie tient de la flèche et du cerceau. Nous partons vers un but. Mais la plupart des vies passe à côté de la cible ou marque pas loin de zéro* ». Alors lui aussi il serait passé à côté de la cible et en éprouverait un peu d'amertume et même une pointe d'aigreur. Sa vie, il l'aurait subie comme il l'écrit : « *Pousser les jours devant soi, comme détritius au caniveau. Sans but, sans haine, sans désir...* »

Le temps, celui qu'il écrit avec un « T » majuscule, le maître du grand jeu de la vie, lui aurait filé entre les doigts comme le sable entre les doigts de l'enfant sur la plage. « *Tu l'as eu ? Il t'a encore filé entre les doigts, et sa peau en passant t'a râpé l'âme jusqu'à la corde... Le Temps !* ».

A l'automne de sa vie, Jean-Claude Martin, je le comprends, nous appartenons à la même génération, nous avons envisagé les mêmes idéaux, ou presque, nous avons bercé les mêmes rêves, peut-être, mais ce qui est certain c'est que nous avons usé le même Temps, ce Temps qui nous a fui et dont il voudrait bien encore une petite tranche, comme l'écrit Hervé Bougel dans sa bien belle préface : il s'agit de « *vivre encore un peu, encore un moment, encore un instant...* »

Jean-Claude Martin est un virtuose du poème en prose et celui ci-dessous résume à merveille ce recueil, son talent, son désabusement devant la fuite du Temps qu'il n'a pas rempli comme il l'espérait, la puérité, la futilité, de la vie mais aussi l'espoir qu'on lui offre encore un tour de manège si grisant malgré les déboires qu'il peut infliger. « *Ce n'est qu'un mauvais moment à passer, vieillir : ça n'ira pas mieux « après » ! ... Perdre ses souvenirs, ou ne plus savoir où les mettre. Ajouter une maille à la fermeture éclair du Temps... Maman, tu n'as plus d'argent pour un nouveau tour de manège ? T'avais qu'à attraper la queue du Mickey !* »

© Denis Billamboz in mesimpressionsdelecture.unblog.fr